COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU F. MORICE, FRÈRE SCOLASTIQUE, AU R. P. DE L'HERMITE.

New-Westminster, le 11 août 1880.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Partis du Havre le 26 juin dernier, les FF. COCCOLA, CHIAPPINI et moi, nous arrivions en Colombie britannique après un mois d'un heureux voyage. Déjà j'ai commencé à faire connaissance avec ma nouvelle patrie. Tout récemment, j'étais envoyé au camp des Shwahamish, village chrétien situé à environ 15 milles de New-Westminster. C'était ma première excursion en pays sauvage ; aussi devais-je y trouver un particulier plaisir. Toutefois, je ne me serais jamais déterminé à vous envoyer le récit de mes premières impressions, si je n'y avais été fortement engagé par Mgr DURIEU. Le désir de Sa Grandeur étant pour moi un ordre, je brise avec ma timidité naturelle et je vous livre, dans leur imperfection, ces notes prises au lendemain de mes débuts apostoliques.

Mercredi dernier, à onze heures du matin, le jeune P. CHIROUSE frappait à ma porte : « Frère MORICE, préparez-vous, nous allons partir dans quelques instants pour visiter un camp sauvage voisin et nous ne reviendrons que demain. » Je ne me fis pas prier, bien qu'à première vue le but du voyage n'eût rien de bien attrayant. Il s'agissait d'aller rendre les honneurs funèbres à une jeune femme chrétienne, Henriette Chouat, et à son enfant nouveau-né, mort un jour avant elle. La défunte était fille du zélateur des Shwahomish, et sa conduite avait été toujours exemplaire. Venue sur les bords du Fraser pour la pêche du saumon, elle y était tombée malade et avait fait une mort édifiante.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs ; nous chantons une première absoute, puis chacun part par une route différente ; les sauvages prennent la voie d'eau par le fleuve et la mer, avec les deux cercueils déposés dans les canots, et, de notre côté, nous nous engageons dans la forêt. En tête de la caravane marche le pauvre sauvage veuf, chargé de quelques provisions ; le P. CHIROUSE, les FF. COCCOLA, CHIAPPINI et moi, nous le suivons dans l'étroit sentier. Le chemin est celui qui relie New-Westminster a Burrard-Inlet, où nous ferons notre première étape. Il ne mesure pas plus de 3 mètres de largeur, et passe, tel qu'il est, pour une des meilleures routes de la Colombie britannique. Au bout d'un quart d'heure de marche, nous sommes couverts, de la tête aux pieds, comme d'un vêtement, d'une poussière ténue, qui n'est autre qu'un mélange de terre et de sciure de bois. Dans ce pays, le bois, vous le savez, est employé à la place de la pierre, dans la construction des maisons. des édifices publics, pour les jetées et pour les trottoirs ; on s'en sert même pour l'entretien des routes. Il remplace les larges dalles et le ciment qui faisaient la solidité des voies romaines dans l'ancien monde ; pour bornes milliaires, nous rencontrons, de distance en distance, quelque vieille masure abandonnée, destinée, en temps d'orage, à servir d'abri au voyageur. Pendant plusieurs heures, nous marchons entre des pins et des cèdres d'une hauteur prodigieuse ; çà et là le feu a fait quelques éclaircies dans la forêt, et nous pouvons alors mesurer du regard ces géants, dont quelques troncs noirs et calcinés ont résisté à l'action des flammes. Sur notre droite, nous rencontrons un lac « peuplé de génies », nous dit notre guide, et où plus d'un blanc aventureux a trouvé la mort. Après quatre heures de marche, nous atteignons la baie de Shwahomish et Burrard-Inlet. Cette petite ville, encore a

l'état de formation, a beaucoup d'avenir ; elle sera le *terminus* du chemin de fer Canadien-Pacifique ; sa position topographique est ravissante et on a dessein d'y creuser un port pour les steamers de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Malheureusement, dans cette jenne cité, la religion n'est guère florissante. De New-Westminster à Burrard-Inlet, on compte 9 milles de distance. Un de nos Pères se rend toutes les trois semaines dans ce dernier poste pour faciliter les secours religieux aux âmes désireuses de les recevoir.

Un canot vient bientôt nous prendre sur la rive. Nous nous confions à cette frêle embarcation et nous voilà glissant légèrement sur l'onde, dont pas la moindre brise ne vient rider la surface. A mesure que nous avançons, la baie se déploie devant nous avec ses sinuosités et la beauté de ses rives, d'où s'élancent quelques chalets appartenant à des blancs et perdus au milieu des habitations sauvages. Sur la gauche se dessine un camp de plus de quatre cents Shwahomish, qui n'ont pas encore *pris* la prière, comme on dit dans le pays. Un grand bâtiment arrête le regard sur la droite du paysage, c'est une scierie, où quelques sauvages sont employés. Quelques milles plus loin, on découvre plusieurs rangées de jolies maisons blanches alignées au cordeau : c'est le village des Shwahomish ; nous touchons au terme de notre petit voyage.

En mettant pied à terre, des cris plaintifs arrivent jusqu'à nous et portent la tristesse dans nos âmes ; c'est la belle-mère de la défunte qui pleure la perte que son fils vient de faire dans la personne d'une épouse qui fut, à l'entendre, la femme la plus accomplie de la tribu. Accroupie sur le rivage, les cheveux en désordre, et le visage encore tatoué de quelques restes de vermillon, elle gémit et paraît inconsolable. Pauvre femme ! elle n'a pas encore le

bonheur de connaître Celui qui est la source de toute consolation. Nos sauvages se laissent aller à de grandes démonstrations de douleur en présence de la mort; s'ils sont infidèles, ils poussent des cris de désespoir et des scènes lugubres se produisent parmi eux. S'ils sont chrétiens, ils se contentent de pleurer, mais leur silence et leur attitude indiquent assez quels sont les déchirements de leur cœur.

Nous consolâmes de notre mieux la pauvre mère désolée, puis nous reçûmes successivement les salutations du chef et de tous les bons Shwahomish. Le P. Chirouse a une bonne parole pour tous ; pour nous, qui sommes novices dans les langues indiennes, nous nous contentons du laconique *klarhagyam* (*Bonjour*, *bonsoir*, *je suis content*). Bientôt le Père est appelé près d'une malade qui réclame sa présence; nous l'accompagnons, et nous trouvons, à demi couchée sur une natte de joncs, une jeune fille de douze ans, qui se meurt de la poitrine. Il est temps d'arriver, car un râle de mauvais augure étouffe déjà la pauvre enfant. Le P. Chirouse se hâte de lui rappeler, par interprète, les principaux mystères de notre foi et de lui donner quelques notions sommaires des Sacrements, en particulier de celui de l'Extrême-Onction, qu'il lui administre aussitôt. Pendant ce temps on prépare notre logement, et nous nous y rendons, tout en relevant la topographie du pays.

Le village est formé de trois rangées de maisons d'égale grandeur, blanchies à la chaux. Ce n'est pas encore le confortable américain, mais, pour des sauvages, c'est le *nec plus ultra* de l'aisance. Au centre, et sur une verte pelouse, l'église est assise, dominant les habitations. Tous les jours, matin et soir, les sauvages s'y réunissent pour la récitation des prières et le chant des cantiques. A gauche du chœur, et y attenant, se trouve la

maison du missionnaire. En face et sur le rivage, un grand mât est dressé ; à son sommet trois drapeaux flottent au gré du vent, portant inscrits en grosses lettres ces trois mots : religion, tempérance, civilisation ; c'est la devise qui résume la triple mission du missionnaire parmi les sauvages. Ce village a donc une tournure tout européenne ; mais il n'en fut pas toujours ainsi, et les cheveux gris de Mgr Durieu et des Pères qui évangélisèrent cette peuplade, disent assez que de tels résultats n'ont pu être obtenus qu'au prix de nombreux sacrifices. Ce camp, si bien composé, est malheureusement peu nombreux, et encore la mort en décime régulièrement les habitants. C'est vraiment dommage, car les Shwahomish ont des qualités qui provoquent l'intérêt et gagnent facilement les cœurs. Ils ont, entre autres, une grande dévotion à Notre-Seigneur au Saint-Sacrement ; aussi Mgr Durieu leur permet-il, quand ils ne se sont rendus coupables d'aucune faute publique, de venir communier à New-Westminster une fois par mois. Le chef du village, Joseph, interrogé par nous s'il n'avait aucun signe pour se rappeler ce jour béni entre tous, nous répondit : « Le prêtre ne me donne point de papier pour m'indiquer le jour de communion, mais c'est comme si j'avais une marque dans mon cœur. » Les sauvages comprennent très bien le dévouement du prêtre catholique et la sainteté du célibat. Le bon Joseph, pressé à plusieurs reprises par un ministre protestant d'embrasser sa religion, sut très bien l'éconduire par cet argument de simple bon sens : « Tu te dis chef : moi, je le suis aussi ; tu as une femme et des enfants, moi aussi ; il n'y a donc aucune différence entre nous deux. »

Nous étions arrivés depuis peu, lorsque je fus attiré sur le rivage par un chant dont la mélodie ne m'était pas inconnue. A un demi-mille au large, on voyait s'avancer

deux canots; les rameurs chantaient les prières de l'office des Morts sur l'air du *Dies iræ,* et accompagnaient leur chant de la cadence de leurs rames; c'était le convoi funèbre qui nous rejoignait par eau, et je ne puis dire ce qu'il y avait de mélancolique et d'attendrissant dans cette scène si simple.

La nuit s'avançait; les sauvages nous servirent une légère réfection, puis le P. CHIROUSE, sur la demande des bons habitants du village, leur adressa une courte allocution. Après quoi nous prîmes un peu de repos ; sur nos instances, le Père garda le seul lit réservé aux missionnaires, et nous, nous voulûmes coucher « à la sauvage ». Chacun eut pourtant sa natte et ses couvertures ; le F. COCCOLA eut pour oreiller deux pièces de canon mises là en réserve et qui sont destinées à donner, par le tapage qu'elles font, plus de solennité à la réception de l'évêque. Après une nuit, qui eût été bonne sans la multitude des insectes qui nous faisaient la guerre, nous nous levions à l'heure de nos communautés, et, une heure après, le P. CHIROUSE disait la messe de sépulture pendant laquelle les sauvages récitaient tout ce qu'ils savaient de prières. La procession au cimetière fut très imposante ; tout le monde y prit part, et nous entendîmes une seconde fois ce chant imité du *Dies iræ*, qui nous avait tant impressionnés la veille.

Notre départ ne s'effectua qu'à dix heures et demie ; l'intervalle assez long entre la cérémonie funèbre et notre embarquement fut rempli par la distribution d'interminables poignées de main, que nous accompagnions de notre mieux de l'exclamation officielle, la seule qu'on nous eût apprise : *klarhagyam.* Quand nous pûmes enfin nous arracher à l'hospitalité pleine d'effusion de nos bons sauvages, la mer, qui, la veille, obéissait à la marée montante, s'était retirée, et, pour rejoindre nos canots,

il nous fallut accepter les services de porteurs shwahomish, à qui nos personnes ne pesaient pas plus qu'une plume, et que le pittoresque de cette scène mettait en grande liesse. Nous glissâmes bientôt sur les flots, ce qui nous délassait des fatigues de la veille. Les Shwahomish sont d'habiles marins; ils se servent de l'aviron avec une dextérité remarquable, et on nous a assuré que l'année dernière ils dépassèrent en vitesse un steamboat venant de Victoria.

Nous eûmes la preuve de cette rapidité merveilleuse; car, en moins de trois heures, nous avions doublé la pointe qui sépare la baie des Shwahomish du golfe de Géorgie et nous entrions dans la région des tempêtes. Heureusement, le ciel se montra clément, et, du reste, il est passé en proverbe, chez les sauvages, qu'avec le prêtre il n'y a rien à craindre. Nous faisons une courte halte pour prendre notre repas sur la grève; puis nos rameurs, ayant hissé une voile improvisée, profitent de ce secours pour se reposer un peu, et c'est alors l'école mutuelle qui commence pour durer tout le reste du voyage. Nous cherchons à apprendre quelques mots de langue sauvage et nous bégayons quelques mots de chinouk, ineffable jargon qui a l'avantage de ne compter que deux cents mots dans son vocabulaire. De son côté, le P. CHIROUSE met à profit la curiosité de nos sauvages, qui tournent en tous sens les images de nos bréviaires, pour leur donner quelques explications sur les mystères de notre religion, sur le Sacré-Cœur, la Passion de Notre-Seigneur, la sainte Vierge, l'Immaculée-Conception, et toutes les dévotions dont les symboles sont entre nos mains. A ces images succède la photographie de notre Vénéré Fondateur, puis celle de notre T. R. P. Général. Que n'était-il là, ce bon Père, pour lire, sur les visages épanouis de nos sauvages, l'expression du respect et de la reconnais-

sance pour Celui qui leur envoie des prêtres en si grand nombre : *aiouleplete !*

A sept heures et demie du soir, après une traversée d'environ 40 milles, accomplie en neuf heures, nous débarquions à New-Westminster, remerciant Dieu et la Mère Immaculée des douces émotions que nous venions de goûter dans cette première expédition apostolique.

Agréez, mon Révérend Père, etc.

MORICE, O. M. I.



Yale, le 12 septembre 1880.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. LEJEUNE.

.....Un jour, Mgr DURIEU me demanda si je me sentais capable de faire seul une petite excursion apostolique. Sur ma réponse affirmative, basée sur l'obéissance, on m'envoya à Yale, où l'on travaille activement au chemin de fer. Mes pouvoirs sont signés et me sont remis; c'était le 9 juin de cette année. Je prends le bateau à vapeur, chargé déjà de cent cinquante passagers blancs et de cinquante Chinois. Je remonte le Fraser, enfermé, en cet endroit, entre deux chaînes de montagnes escarpées, dont les sommets sont couverts de neige, et le lendemain soir j'arrive à Fort-Yale, qu'on appelle aussi d'un seul mot Yale ou bien City of Yale. Cette petite ville a de l'avenir, parce qu'elle est le *terminus* de la navigation du Fraser et aussi à cause des importants travaux qu'on exécute pour la voie ferrée. Il y a quelque temps, il n'y avait là que dix maisons, maintenant il y a environ un millier d'habitants, sans compter les ouvriers de passage. Nous possédons, sur la rue Douglas, environ quatre lots de terrain, avec un pauvre oratoire qui fut béni par